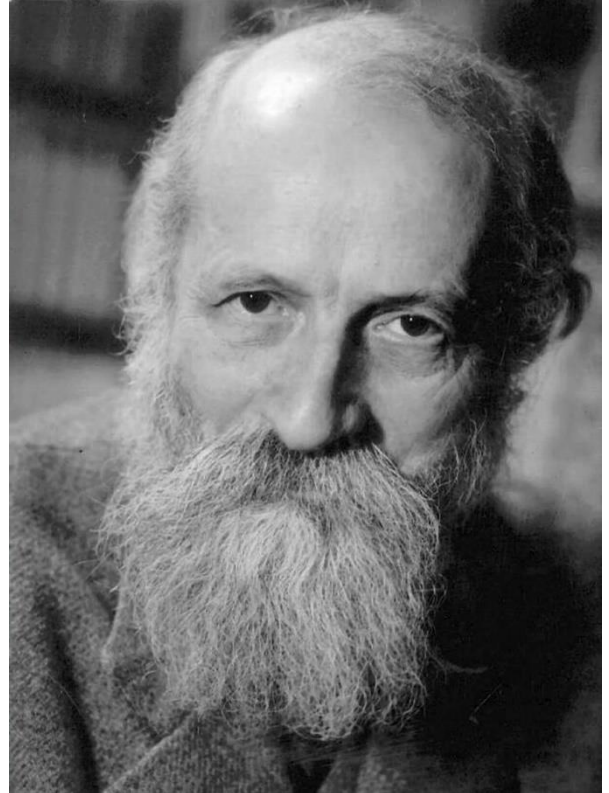


# *Martin Heidegger et le monde juif*



Martin Heidegger



Martin Buber

**François Fédier**

François Fédier

(Conférence prononcée le 24 janvier 2014, lors du Colloque intitulé Heidegger et “les Juifs”)

### *Martin Heidegger et le monde juif*

*[Lorsque se produit une erreur dans laquelle tombent tous les hommes, ou la plupart d'entre eux, je ne crois pas qu'il soit mauvais d'y revenir plusieurs fois pour la condamner.*  
Machiavel]

Je tiens à remercier vivement Joseph Cohen et Raphaël Zagury-Orly de m'avoir invité à prendre la parole aujourd'hui.

Prendre ici et maintenant la parole demande avant toute autre chose que je me situe précisément là où, me semble-t-il, j'ai quelque chose à dire. Permettez-moi donc de commencer en évoquant deux souvenirs aujourd'hui encore très vifs.

Je n'avais pas tout à fait dix ans, c'était juste après la fin de la guerre, en 1945 ; je me souviens d'avoir vu avec mon père les premières “Actualités cinématographiques” montrant un camp de concentration. Je n'oublierai jamais le choc éprouvé en voyant des bulldozers pousser des cadavres dans de grandes fosses. Mais aujourd'hui, ce qui m'étonne surtout, c'est l'évidence dans laquelle, pour mon père comme pour moi, il ne faisait alors aucun doute que les morts ainsi traités étaient des Juifs. Je ne saurais brièvement expliquer pourquoi nous en étions persuadés.

Je me souviens aussi nettement de la honte dont je me suis senti envahi (quelques temps plus tard) en entendant à la radio un chansonnier réputé faire des plaisanteries ignobles sur les victimes juives des camps nazis.

J'insiste sur ces deux souvenirs. Pourquoi cela ? Parce qu'ils ne s'accordent pas tout à fait avec l'opinion d'aujourd'hui, selon laquelle la conscience de ce qu'a été l'assassinat des Juifs d'Europe n'a que lentement émergé à partir des années 60. Je répète donc : en ce qui me concerne, c'est aussitôt la guerre finie que j'ai eu vivement conscience du sort réservé aux Juifs par les nazis. Je ne dis pas cela pour me montrer plus lucide ni surtout plus *moral* que d'autres. Le fait est que cette conscience était tellement à vif chez moi que, m'étant très tôt orienté vers la philosophie, et les rumeurs déjà actives à l'époque me faisant donner crédit à l'accusation de “nazisme” portée à l'encontre de Heidegger, cela suffisait pour m'ôter toute envie d'y aller voir sérieusement. Mais assez parlé de moi !



Abordons le thème de ce colloque. Que faut-il signaler pour commencer ? Ceci : depuis plus d'un an, une nouvelle fois, après qu'a paru en Allemagne le petit livre de Peter Trawny – et bien avant sa traduction, en septembre 2014, sous le titre *Heidegger et l'antisémitisme* – n'a cessé d'être répété, dans presque tous les médias importants, que Heidegger était nazi – à quoi s'ajoute que son « antisémitisme » serait désormais avéré.

Face à ce concert quasi unanime de ré-incrimination, je risque de passer pour opiniâtre, sinon même pour déraisonnable : je continue en effet de penser que cette accusation n'est pas fondée.

Je ne me cache pas que parler en ces termes, c'est heurter de front, chez beaucoup, quelque chose comme une idée arrêtée. Je mesure par conséquent combien risque de paraître choquante la tâche de faire voir que l'opinion actuellement dominante à propos de Heidegger vise en fait non pas ce qu'a été cet homme, mais un fantôme imaginé, sinon même un fantasme.

Tous ceux qui pensent comme il est pour le moment de bon ton de penser, ne peuvent donc éprouver dès l'abord, vis-à-vis de ma tentative, qu'une méfiance de principe.

Or, il ne fait pas de doute, pour moi exactement comme pour la plupart de nos contemporains, que chaque honnête homme a le devoir de condamner tout ce qui, de près ou de loin, et sous quelque forme que ce soit, a pactisé avec ce que nous regardons à juste titre comme une manifestation sans précédent d'inhumanité.

L'idée arrêtée que j'évoquais à l'instant postule évidemment que Heidegger non seulement ne s'est pas opposé au nazisme, mais a même pactisé avec lui. Voilà ce que je propose de soumettre à votre libre examen.

Cette proposition n'implique en aucune manière que j'attendrais de ceux à qui je m'adresse qu'ils se montrent *indulgents*. La seule chose que je demande – et je suis en droit de la demander – c'est que l'on m'écoute avec attention, en vérifiant sans cesse si ce que je dis est acceptable ou non.

Mon point de départ sera une phrase prononcée par Heidegger dans un Cours public du semestre d'hiver 1942-43, et publié sous le titre *Parménide*. Voici ce que dit cette phrase :

*Tout "anti" pense dans le sens de cela contre quoi il est "anti".*

Cette pensée concernant l'*anti-*, Heidegger la formule déjà bien avant la deuxième guerre mondiale. [On la trouve ainsi dans le premier *Cahier de travail* qui a été publié à la fin 2013, p. 76 du volume 94 de l'Édition intégrale].

Le contexte de la phrase est une explication. Il s'agit d'établir comment il convient de penser la volonté de puissance chez Nietzsche. Heidegger écrit : « À la place de l'expression "volonté de puissance", Nietzsche emploie le plus souvent aussi le mot de "vie", ce qui est conforme à la manière biologique de penser, habituelle dans la seconde partie du XIX<sup>ème</sup> siècle. C'est pourquoi Nietzsche peut dire : La "justice est le représentant suprême de la vie elle-même." Voilà qui est pensé chrétiennement, mais au sens de quelqu'un qui est anti-chrétien. Tout "anti" pense dans le sens de cela contre quoi il est "anti". La justice, telle que la pense Nietzsche, est le représentant de la volonté de puissance. »

Comprenons bien : penser, comme Nietzsche, que la justice est le représentant de la volonté de puissance, c'est – affirme Heidegger – penser dans le sens de la pensée chrétienne. Cette dernière pense la justice comme la manifestation de la sainteté de Dieu. Même si Nietzsche s'efforce de penser contre le christianisme, le seul fait de penser *contre* entraîne inéluctablement qu'il reste prisonnier d'une pensée de type chrétien ; en l'occurrence, la justice, chez lui, représente non pas Dieu, mais la Vie.

*Tout "anti" pense dans le sens de...*, cela signifie que *penser contre* aboutit – fût-ce malgré soi – à instituer comme *norme*, c'est-à-dire comme critère de validité, précisément ce à quoi on s'oppose.

Pour bien saisir de quoi il retourne, rappelons un texte bien connu. C'est le passage du chapitre 5 de l'Évangile de saint Matthieu où il est écrit :

« Vous avez entendu qu'il a été dit : Œil pour œil et dent pour dent. »

“Œil pour œil” se dit ici : ὄφθαλμὸν ἀντὶ ὄφθαλμοῦ – où l'*anti* a exactement la signification de ce qui est donné en *contrepartie* du dommage causé. Mais le texte continue :

« Eh bien moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. »

Dans sa version originale, on lit : ἐγὼ δὲ λέγω ὑμῖν μὴ ἀντιστῆναι τῷ πονηρῶς – où se voit sans peine le même *anti-* qui sert à dire, dans la phrase précédente, l'égalité devant être respectée entre le dommage et le dédommagement. Comment entendre le verbe ἀντιστῆναι ? Plus exactement : comment, dans la traduction, rendre perceptible que ce verbe parle en écho de ce qui précède ? Le plus simple, je crois, est de proposer :

« Eh bien moi, je vous dis de ne pas adopter, vis-à-vis du mal, la posture de l'*anti-*; je vous dis de ne pas être *contre* le mal, en croyant qu'avec lui il faut rendre coup *pour* coup. »

La remarque de Heidegger (*Tout “anti” pense au sens de ce contre quoi il est “anti”*) à proprement parler *ne reprend pas* le précepte christique. Il me semble cependant, au cas où le précepte ne serait pas assez clair de lui-même, qu'elle apporte de quoi dissiper certains doutes. Pourquoi, en effet, penser *contre* quoi que ce soit entraîne-t-il nécessairement que l'on pense comme cela contre quoi on voudrait penser ? La réponse à cette question fait à ce point corps avec tout ce qu'a tenté d'expliquer Heidegger d'un bout à l'autre de son itinéraire qu'il importe de la prendre avec le plus grand sérieux. Pour le dire aussi brièvement que je peux : Penser (dans l'acception singulière où Heidegger entend ce mot), c'est, pour nous autres hommes, prendre la part qui nous revient dans la manifestation de l'être. En ce sens, il est clair, me semble-t-il, que penser *contre* quoi que ce soit, c'est d'emblée s'être obstrué toute possibilité de faire autre chose que donner la réplique à ce contre quoi l'on se bat ; répliquer au même niveau que lui ; dupliquer ce contre quoi l'on se dresse : bref s'enfermer dans l'impossibilité de le surmonter véritablement. Penser ne peut jamais se limiter à s'opposer *de cette manière*. S'opposer comme il faut implique au contraire la nécessité de penser *pour...* et non pas de penser *contre...* – non pas penser *contre* ce à quoi l'on s'oppose, mais penser *pour* que ce qui fait la nocivité de ce à quoi l'on s'oppose soit vraiment rendu nul et non avvenu.

Prenons un exemple : ce à quoi s'est consacré Heidegger peut être désigné vaille que vaille par la formule : dépassement de la métaphysique. D'abord, bien sûr, ne pas passer sous silence que si dépassement il doit y avoir, c'est parce que la pensée métaphysique s'avère chaque jour davantage être une impasse où menacent nombre de catastrophes dont nous n'avons pas encore idée. D'où la nécessité de s'opposer à cette pensée. Or ce qui se dégage de plus en plus clairement pour Heidegger, c'est que son dépassement est impossible tant qu'il prend la forme d'une pensée anti-métaphysique.

Mais la phrase de Heidegger a une bien plus grande extension. Ce n'est pas non plus seulement l'anti-christianisme qui ne permet pas de surmonter le christianisme ; penser

*contre* quoi que ce soit, c'est se rendre incapable de faire autre chose que répéter, c'est-à-dire perpétuer ce à quoi on s'oppose.

D'où la portée générale de la remarque : « *Tout "anti" pense dans le sens de ce contre quoi il est anti.* »

Cette phrase, prononcée pendant l'hiver 1942-1943, l'hiver de Stalingrad, il m'étonnerait fort qu'elle n'ait pas fait dresser l'oreille des étudiants. « *Alles anti* : toute forme d'anti... » La propagande nazie, à ce moment-là, se déchaînait sur le thème de la « lutte finale contre le judéo-bolchevisme ». Anti-communisme et anti-sémitisme amalgamés d'après la bonne vieille recette, mais où n'est pas loin, contribution spécifique du fascisme, la mention de la « ploutocratie judéo-maçonnique ».

L'antisémitisme est bien un des visages de cet "anti" dont Heidegger invite pour le moins à se méfier. La perversion qui caractérise tous les *anti-*, se reconnaît à ce qui pourrait être leur devise : *mort à tout ce qui n'est pas inconditionnellement pour nous !*

Or on ne saisit de quoi il retourne dans tout fanatisme que si est dégagée sa caractéristique fondamentale, à savoir le fait que tout *anti-* a pour ressort la haine, une haine qui a pour mécanisme idiosyncrasique de travailler à produire sans cesse tout ce qui est susceptible de nourrir sa virulence.

À la page 43 du cours publié sous le titre *Que signifie penser ?*, Heidegger écrit :

*« En toute haine s'abrite en retrait la plus abyssale dépendance par rapport à cela dont, au fond, elle ne cesse de vouloir s'affranchir – chose à quoi elle ne peut jamais parvenir, et d'autant moins qu'elle se laisse aller davantage à haïr. »*

Avec l'antisémitisme cette caractéristique de tout *anti-* est particulièrement patente. Il suffit de passer en revue tous les traits que ressasse n'importe quel document antisémite, pour constater que tout s'y trouve, au grand dam de la plus élémentaire cohérence. L'antisémite brandit ainsi face à lui, comme *unique objet de son ressentiment*, une figure ou plutôt une figuration, sinon même une caricature (la caricature *chargeant* le trait) – celle du "juif" – qui n'a plus aucun besoin de correspondre à quoi que ce soit de réel pour être en état de susciter sans fin ni cesse une disposition inaltérable de haine.

Pour comprendre dans toute sa portée ce que demande la haine, il suffit de relire la fin du passage qu'Aristote consacre à la haine au livre II de la *Rhétorique*, là où sont comparées la haine et la colère : « L'homme en colère, remarque le Philosophe, peut éprouver en maintes circonstances de la pitié ; celui qui est en proie à la haine, jamais. Le premier voudrait bien que celui qui excite sa colère éprouve en contrepartie de la peine ; le second désire que celui qui excite sa haine cesse d'être. »

Nous tenons ainsi un signalement précis de l'antisémitisme. Toute acception flottante de ce terme autorise malencontreusement les amalgames et favorise les à peu près. Or quand il s'agit de juger un comportement potentiellement criminel, aucune équivoque, aucun flottement n'est permis. L'antisémitisme, tel que j'invite à le comprendre, est le comportement aberrant qui projette sur le réel les constructions d'une imagination fouettée par la haine et tout ce qu'il y a de dément en elle.

Lorsqu'au début de son introduction, Peter Trawny définit ce que c'est que l'antisémitisme – en croyant que la définition s'applique à Heidegger –, il ne se rend

apparemment pas compte que la définition à laquelle il se réfère *exclut* qu'elle puisse porter sur lui. Il écrit en effet : « On peut dire qu'était et est antisémite ce qui est affectivement et/ou administrativement dirigé contre les Juifs à partir de rumeurs, de préjugés ou de sources pseudo-scientifiques [relevant de la théorie des races ou du racisme] et qui conduit [a)] à des diffamations, [b)] à une image générale du Juif comme ennemi... » – j'arrête ici la citation, mais le texte expose ensuite, palier par palier, l'aggravation constante de l'antisémitisme, tel qu'il est ici présenté, jusqu'au crime sans précédent qu'est la Shoah.

Or il est essentiel de rappeler que les textes de Heidegger cités à charge par Peter Trawny ont été écrits à la fin des années trente ; rien n'en a filtré depuis près de quatre-vingts ans. Même si ces propos étaient incontestablement antisémites (je me propose de montrer dans la présente communication qu'il n'en est rien), comment – n'étant pas publiés – pourraient-ils *conduire* à quoi que ce soit, et particulièrement à des *diffamations* ? Une diffamation, que je sache, implique nécessairement la publicité. Si je me garde de rendre public tout le mal que je pense à part moi d'un individu quelconque, il est tout simplement impossible qu'on puisse m'accuser de le diffamer. Y aurait-il même chez moi quelque *intention mauvaise*, du moment que cette intention n'est pas publiquement manifestée, il n'y a pas matière à incrimination.

Mais passons. Accordons le bénéfice du doute : Peter Trawny n'a pas *volontairement* fondé son argumentation sur un sophisme.

À l'époque où ces textes étaient rédigés, l'antisémitisme, sous sa forme la plus ostensible, régnait sans partage en Allemagne. Toute manifestation d'indulgence ou de sympathie à l'égard des Juifs était considérée comme un acte de rébellion contre le régime. À l'inverse, toute manifestation d'antisémitisme se voyait encouragée ; le journal "*der Stürmer*" ("L'attaquant de choc") accumulait semaine après semaine caricatures infâmes et calomnies éhontées contre les Juifs.

Dans les textes de Heidegger qui n'ont pas été rendus publics, Peter Trawny prétend maintenant voir ce qu'il appelle – par opposition à l'"antisémitisme vulgaire" des nazis – un antisémitisme d'un genre plus relevé, et pour lequel il trouve l'appellation emphatique, mais en réalité *vide*, d'"antisémitisme inscrit dans l'histoire de l'être". C'est cette thèse que je récusé, et dont je vais montrer la surprenante fragilité. Pour cela, il me suffira de *lire*, avec tout ce que lire implique en fait d'attention et d'intelligence, les textes qu'incrimine Peter Trawny dans le petit livre évoqué à l'instant.

Commençons par le texte de Heidegger cité à la page 147 de la traduction française [dans l'original allemand, cela se trouve à la page 93]. Le voici dans ma traduction :

*La "prophétie" est la technique au moyen de laquelle on parvient à repousser ce que l'histoire a de destinal. Elle est un instrument de la volonté de puissance. Il est constant que les grands prophètes sont des Juifs. Personne n'a encore pensé la part de secret que recèle cet état de fait. (Note pour les ânes bâtés : cette remarque n'a rien à voir avec de l'"antisémitisme". Ce dernier est tout aussi insensé et condamnable que la manière d'agir du christianisme contre "les païens" – manière qui fut d'abord sanglante, puis n'a plus eu besoin de l'être. Que le christianisme lui aussi stigmatise l'antisémitisme, le désignant comme*

“contraire au christianisme”, cela concourt à élever sa technique d’usage de la puissance au comble du raffinement).

Comment prendre ce texte ? Voici la lecture qu’en donne Peter Trawny [p. 149 sq de l’original allemand; p. 95 dans la traduction française]:

« Pour le penseur, la parole prophétique est une “technique”, un “instrument de la volonté de puissance”. En outre, quelque chose de secret qui n’a pas encore été pensé s’y dissimulerait. Que veut-il insinuer par là ? Les “Juifs” ont-ils réussi, de par leur prophétie, à “co-organiser” “ dans les douze dernières années” la déchéance des Allemands ? De nouveau, on effleure cette affirmation. Un philosophe peut-il insinuer pareille chose ? N’est-on pas gagné ici par l’impression que le penseur se perd dans un occultisme pour lequel nous ne trouvons pas de mots ? Ou faut-il même diagnostiquer une paranoïa antisémite ? »

Par charité passons sur la dernière phrase. Elle n’est en elle-même que le résultat d’un dérapage qui commence dès les premiers mots, là où Peter Trawny ne voit tout simplement pas que Heidegger *distingue* deux figures de la prophétie – celle où la “prophétie” n’est rien de plus qu’une caricature tératologique, et celle où elle est restituée à ceux qui en sont les dignes officiants, ceux que Heidegger nomme « les grands prophètes ».

En plus des guillemets que Heidegger prend soin d’accoler ici au mot de “prophétie”, guillemets qui devraient déjà alerter un lecteur prudent, il y a surtout l’indice qui ne saurait échapper à quiconque entend et prend au sérieux ce qu’implique la pensée de l’être : cet indice parlant, c’est la mention de la “volonté de puissance”. Dans l’histoire de l’être, la volonté de puissance est le dernier avatar de l’être au sein de la pensée métaphysique. La prophétie des grands prophètes juifs – dont Heidegger n’ignore évidemment pas que la lignée s’est éteinte au moment où en Grèce apparaissait la pensée présocratique – par quel étonnant prodige pourrait-elle être un “instrument de la volonté de puissance”, laquelle n’est à l’ordre du jour que vers la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle ? Il est donc *indubitable* que la prophétie marquée par Heidegger de guillemets *n’est pas* la prophétie biblique.

L’auteur de la thèse audacieuse selon laquelle il faudrait reconnaître la présence, dans l’œuvre de Heidegger, d’un “antisémitisme inscrit dans l’histoire de l’être”, cet auteur – on le voit ici en toute clarté – porte son accusation en escamotant ce qui a précisément ici rapport à l’histoire de l’être, ici, où sans cette référence le propos de Heidegger devient inintelligible.

Jusqu’au moment où j’ai pu lire le libelle de Peter Trawny, j’ai cru que ce dernier n’était pas au courant du discours d’Hitler, dans lequel le dictateur se présente lui-même comme “prophète”. Voilà qui permet de comprendre la signification des guillemets que Heidegger met ici au mot de *prophétie* ; la prophétie dont il est question est celle dont le dictateur se prétend emphatiquement capable. Or si l’on se réfère à la page 47 de son petit livre, on peut constater que Trawny ne l’ignore pas ! D’où ma question : comment peut-il lire l’expression “instrument de la volonté de puissance” en l’appliquant à la prophétie véritable, celle des grands prophètes ? La seule réponse que je trouve à cette question est qu’il est aveuglé, ou plus exactement *obnubilé* par sa propre théorie, selon laquelle

Heidegger *serait fondamentalement* antisémite. Avec le dérapage dont je parlais à l'instant, on mesure le poids et l'effet de cette idée fixe.

Permettez-moi, à présent, de présenter l'interprétation que j'oppose à celle de Peter Trawny.

Le texte de Heidegger comporte quatre phrases, suivies d'une longue parenthèse. Les deux premières phrases parlent de "prophétie" (entre guillemets). Sachant qu'Hitler s'est plus d'une fois vanté d'être "prophète", il me semble plus que plausible que Heidegger vise cette "prophétie"-là. Comment la caractérise-t-il en effet ? Comme *la technique au moyen de laquelle on parvient à repousser ce que l'histoire a de destinal*. Si l'on admet mon hypothèse, cela signifie qu'Hitler "prophétisant" – c'est-à-dire prétendant annoncer par avance ce qui va se passer, car telle est l'interprétation *hitlérienne* de la prophétie – Hitler "prophétisant", donc, neutralise par avance ce que Heidegger nomme le "caractère destinal de l'histoire", entendons : le fait que notre histoire, en tant que nous en sommes les destinataires, exige de nous que nous fassions nôtre ce qu'elle nous demande de faire advenir. C'est en ce sens-là que la pseudo-prophétie est bien un instrument de la volonté de puissance : à travers elle, la volonté de puissance intervient pour contrecarrer ce qui nous est destiné historiquement.

La troisième phrase du texte change brusquement de perspective. Sans transition donc, il est à présent question des « grands prophètes », lesquels sont de fait, dit Heidegger, des Juifs. Pourquoi cette précision ? Comme vient d'être évoquée la menace lancée contre les Juifs de la part d'un dictateur prétendant "prophétiser", il me semble aller de soi que s'impose de rétablir la véritable signification du terme *prophétie*. C'est pourquoi il faut porter la plus grande attention à la remarque qui suit : « Personne n'a encore pensé la part de secret que recèle cet état de fait » (à savoir que les grands prophètes soient des Juifs). Ici je dois signaler une difficulté de traduction. Les traducteurs français de Peter Trawny ont mis "le caractère secret" là où je traduis "la part de secret". Ni l'une ni l'autre de ces deux options n'est pleinement satisfaisante. En allemand, on lit un mot rare, le substantif *das Geheime* (qui ne se confond pas avec *das Geheimnis* le secret, mais qui en est pour ainsi dire le cœur le plus intime). On trouve chez Luther ce terme comme traduction du grec μυστήριον, le mystère, c'est-à-dire ce qui est par définition le plus à l'abri en retrait.

Si, au lieu de vouloir à tout prix charger caricaturalement Heidegger d'un prétendu "antisémitisme inscrit dans l'histoire de l'être", nous faisons l'effort de suivre ce qu'il cherche à faire entendre, la chose à noter en premier est que ce fait indubitable qu'il souligne, à savoir que les grands prophètes soient juifs, n'ait encore jamais été *pensé*. Aucune philosophie de l'histoire, aucune philosophie de la religion n'a encore pensé ce que c'est que la prophétie juive.

Heidegger ne dit aucunement que dans la prophétie des grands prophètes se *dissimulerait* (comme l'écrit Trawny) quelque chose de secret – que l'on nous invite insidieusement à entendre au sens de quelque chose d'inavouable. Je crois au contraire pouvoir dire très posément : ce que laisse entendre ici Heidegger, c'est que pour pouvoir penser le cœur du cœur de la spiritualité juive, il faut s'être acquitté de la pensée métaphysique.

Mais ce qui est le plus important, là où nous en sommes, c'est ce que Heidegger ajoute entre parenthèses. Tout se passe comme s'il avait entrevu que l'on pourrait entendre à contresens ce qu'il vient de souligner. Le texte commence :



« Note pour des ânes : » En allemand, *für Esel* signifie bien littéralement “pour des ânes”. Mais le mot *Esel*, en allemand, véhicule une acception bien plus forte encore que son équivalent français . C’est pourquoi, si l’on veut rendre la nuance, il faut traduire comme je l’ai fait :

« *Note pour les ânes bâtés : cette remarque n’a rien à voir avec de l’antisémitisme.* »

La remarque dont il est question, c’est bien sûr ce qui précède immédiatement, à savoir : « personne n’a encore pensé la part de secret que recèle le fait que les grands prophètes soient juifs. » Et maintenant vient ce qui devrait finir de nous éclairer :

« *L’antisémitisme est tout aussi insensé et condamnable que la manière d’agir du christianisme contre les païens.* »

Voilà bien ce qu’il s’agit de prendre ensemble et de comprendre !

Commençons par la remarque s’adressant aux ânes bâtés. Peter Trawny, devant cette expression, est manifestement désemparé. Il écrit [p. 148 de la traduction; p. 94 de l’original] : « est souligné ici, pour les ânes (c’est-à-dire pour le public ?), que ce qui vient d’être dit n’a rien à voir avec de l’antisémitisme. » Et il continue – cela vaut la peine d’être cité *in extenso*, tant se voit là à l’œil nu qu’il ne se soucie pas du tout de comprendre de quoi parle Heidegger :

« Or qu’est-ce qui est dit au juste ? Que la prédiction et l’intervention sont dirigés contre une compréhension “du caractère destinal de l’histoire” qui quant à lui, rappelle fortement la  $\mu\omicron\iota\rho\alpha$  grecque, le tissage insondable d’un fil du destin auquel même les dieux grecs se trouvent soumis. »

Pour Trawny, la pseudo-prophétie hitlérienne et la prophétie des grands prophètes juifs, ici, ne font qu’un; l’une comme l’autre sont dirigées contre “le tissage insondable d’un fil du destin auquel même les dieux grecs se trouvent soumis”. Le cafouillage le dispute à l’incompréhension.

Regardons à présent ce que dit en réalité Heidegger. D’abord la remarque dont il parle ne vise nullement le “public” en général. Elle s’adresse à tous ceux qui confondraient ce que, lui, ne confond pas, à savoir la “prophétie” hitlérienne et la vraie prophétie.

Puisque nous nous trouvons encore devant ce risque de confusion – puisque, nous, les lecteurs de Heidegger, risquons de nous comporter comme des ânes bâtés – ajoutons quelques précisions.

Hitler *est* antisémite. Si le constat de Heidegger concernant tout ce qui se présente comme un *anti-* est pertinent, alors Hitler, en tant qu’antisémite, pense dans le sens de ce contre quoi il combat. D’où l’apparition dans son vocabulaire d’un mot qui n’a de sens véritable qu’au sein de la spiritualité juive, le mot de « prophétie » ; Hitler détourne le mot de son sens pour se l’accaparer et lui faire dire ce qu’il veut qu’il dise (et qui n’est ni plus ni moins que l’acception vulgaire de la “prophétie”).

Penser comme ce contre quoi on s’oppose, on le voit ici en toute précision, c’est, chez Hitler, se présenter lui-même comme un “prophète”, en d’autres termes : triompher de ce qu’il hait en usurpant ce qu’il imagine être la fonction de prophète.

Face à cette attitude typiquement antisémite, comment se comporte Heidegger ? Il affirme que personne n'a encore pensé jusqu'à son cœur le plus intime ce qu'implique la prophétie des grands prophètes juifs.

Je me permets ici de demander calmement : entre quelqu'un qui accuse d'"antisémitisme" le penseur dont il ne saisit pas qu'il ouvre sur la spiritualité juive des perspectives surprenantes, et le penseur lui-même, qui invite à voir un "âne bâté" dans l'incapable qui ne distingue pas ce qui demande à être distingué, lequel des deux parle en rapport avec ce qui est en question ?

Ce qui compte en tout cas pour nous à présent, c'est ceci : à un moment où l'antisémitisme était la doctrine officielle, Heidegger en parle d'une manière qui ne laisse place à aucune équivoque.

L'antisémitisme est, dit-il, *insensé et condamnable*. Les deux traducteurs français proposent (pour rendre les deux adjectifs du texte allemand "*töricht und verwerflich*") *bête et répréhensible*. Ce choix de traduction atténue sensiblement le jugement que porte Heidegger. Le mot *töricht*, s'il peut en effet avoir une acception faible (comme lorsqu'on parle d'un "pauvre fou"), ce mot prend surtout l'acception extrême de la folie furieuse. Je doute fort, quant à moi, que dans le contexte où nous sommes, Heidegger ait eu dans l'esprit que l'antisémitisme d'un Hitler était une forme de folie douce. [Mais nos deux traducteurs s'inscrivent dans une lignée déjà florissante, celle de tous ceux qui ayant à rendre l'expression pourtant claire de Heidegger qualifiant son engagement aberrant de 1933-1934 de « *größte Dummheit meines Lebens* » – la minimisent en parlant d'une "grosse bêtise". (Le mot allemand *groß* n'a jamais voulu dire autre chose que "grand" ; et *größt*, c'est le superlatif de *groß* ; quant à *Dummheit*, c'est, comme le dit Kant au début de *l'Analytique des Principes*, "le manque de jugement" [*Mangel an Urteilskraft*]. S'impose donc de traduire : "la plus grande stupidité de ma vie.")].

Ici, dans le texte dont nous parlons, ce qui a été traduit par "bête", [ce n'est même pas le mot "*dumm*". Ce qu'écrit Heidegger,] c'est le mot *töricht* – avec lequel Luther traduit le grec ἄφρων, lequel désigne le *forcené*, celui qui est hors du sens. Il ne fait donc aucun doute que Heidegger ne minimise en rien l'antisémitisme.

À un moment où, selon la datation de Peter Trawny lui-même, la défaite de l'hitlérisme n'était encore pas du tout à l'ordre du jour, Heidegger qualifie d'*insensé et condamnable* l'antisémitisme. Aujourd'hui, ce jugement peut sembler trop modéré. Mais ce qui est clair, c'est qu'il ne peut pas être tenu – à moins d'être obnubilé par une idée fixe – pour un propos *antisémite*.

La suite de la note entre parenthèses mérite elle aussi d'être regardée de près. Pour faire entendre comment il faut penser la nocivité de l'antisémitisme, Heidegger a recours en effet à un exemple peu commun, sinon même troublant. L'antisémitisme, dit-il, est aussi insensé et condamnable que la manière d'agir du christianisme contre "les païens" – autrement dit l'*anti-paganisme* chrétien. La persécution des païens fut d'abord sanglante, ajoute-t-il, puis elle n'eut plus même besoin de l'être.

À peu près personne, aujourd'hui, n'est capable d'entendre sans explications ce que note ici Heidegger. La disparition du "paganisme" est en effet presque automatiquement regardée comme un progrès décisif de l'histoire humaine. Or si l'on se souvient de ce qu'est, selon Heidegger, tout *anti-*, il faut admettre que l'*anti-paganisme* construit lui aussi

à titre de “paganisme” une figure monstrueuse de ce qu’est en réalité la spiritualité qui précède celle du “monothéisme”. Mais ce n’est pas le moment d’approfondir les ouvertures qui se font jour ici.

Il ressort de l’examen de ce premier exemple que la déclaration péremptoire de Peter Trawny [p. 156 de la traduction française] selon laquelle l’antisémitisme de Heidegger serait “philologiquement établi” ne peut nullement encore être admise comme véritablement fondée.

Arrêtons-nous un instant pour faire le point. Nous avons dégagé deux propositions parfaitement précises de Heidegger : la première soutient que toute attitude se présentant sous la forme d’un *anti-* aboutit inmanquablement à se situer au même niveau que ce contre quoi on veut s’opposer. La seconde déclare sans la moindre ambiguïté que l’antisémitisme est une attitude insensée et condamnable.

Lisant le petit livre de Peter Trawny, nous constatons que, sur la base d’une interprétation caricaturale, plus exactement : sur la base d’un entêtement dans l’incompréhension, ce que dit Heidegger en toutes lettres est passé à la trappe, et que par suite, au vu d’un certain nombre de textes soigneusement coupés de leur contexte, il devient loisible de prêter au philosophe un antisémitisme fondamental.

\*

C’est pourquoi il faut examiner les textes incriminés. Je vais prendre comme exemple celui qui se trouve à la page 56 du volume 96 de l’Édition intégrale. Je cite, dans ma traduction, le texte produit par Peter Trawny à la page 32 de son libelle :

*Les Juifs “vivent” avec leur don prononcé pour le calcul depuis longtemps déjà en suivant le principe racial – raison pour laquelle ils s’opposent aussi avec la dernière véhémence à ce que ce principe soit appliqué sans limitation. L’organisation de l’élevage racial ne prend pas sa source dans la “vie”, mais au contraire dans le fait, au moyen de la fabrication (Machenschaft), d’élever la vie à la puissance supérieure. L’objectif que la fabrication poursuit en élaborant de tels plans, c’est de dépouiller les peuples de tout ce qui peut leur conférer de la race, en les soumettant au joug de l’organisation où tout étant se voit identiquement structuré et sommé d’arborer une coupe uniforme. Perdant tout ce qui peut faire qu’ils aient de la race, les peuples connaissent du même coup une aliénation par rapport à ce qu’ils sont en eux-mêmes – ils perdent leur histoire vraie – c’est-à-dire la zone où il est possible de se décider par rapport à l’estre.*

Cette fois, je propose directement *ma* lecture de ce texte.

Comme pour le texte précédent, il convient de porter la plus grande attention à la manière dont les choses sont dites. Je note donc d’abord que dans la première phrase l’incise *avec leur don prononcé pour le calcul* est soulignée. Le soulignement a-t-il pour fonction de faire ressortir l’opinion de Heidegger ? Cette manière d’interpréter le soulignement est-elle la seule possible ? Et d’abord, est-elle la plus probable ? Si l’on regarde la suite de la phrase, on peut en douter.

Je note en effet que des guillemets sont ajoutés précisément à ce verbe, “vivre” – comme ils le seront, dans la phrase suivante, au substantif “vie”. Relisons les deux premières phrases :

*Les Juifs “vivent” avec leur don prononcé pour le calcul depuis longtemps déjà en suivant le principe racial – raison pour laquelle ils s’opposent aussi avec la dernière véhémence à ce que ce principe soit appliqué sans limitation. L’organisation de l’élevage racial ne prend pas sa source dans la “vie”, mais au contraire dans le fait, au moyen de la fabrication, d’élever la vie à la puissance supérieure.*

Ce qui ne peut manquer de frapper un lecteur attentif, c’est la rupture de continuité entre ces deux phrases. La première énonce comme chose avérée un ensemble de faits; mais aussitôt après et sans transition, la seconde déclare abruptement que ce qui vient d’être affirmé n’est pas soutenable.

Ne pas tenir compte de cette manifeste opposition, c’est à coup sûr s’interdire de comprendre ce qui est ici en jeu. Quand on se contente de prendre en considération la seule première phrase, et que l’on en conclut que Heidegger soutient une thèse incontestablement antisémite, on montre que l’on ne se soucie nullement de ce qu’il a écrit. Comment est-il possible de se laisser aller à une telle inconséquence ?

Je ne vois qu’une seule explication : l’ampleur du crime commis par les nazis contre le peuple juif suscite, chez tous ceux qui ont pris conscience du caractère sans précédent de ce crime, un sentiment de culpabilité dont personne ne devrait avoir l’impudence de contester le bien-fondé. C’est pourquoi le moindre soupçon d’antisémitisme conduit désormais à bannir toute indulgence dès qu’il est aujourd’hui question d’antisémitisme.

Cela dit : si le soupçon ne réussit à se maintenir qu’au prix de l’aveuglement, on se trouve dans une situation toute autre. En d’autres termes, se montrer intransigeant exige désormais au premier chef d’avoir à être rigoureusement honnête.

C’est bien de cela qu’il s’agit avec le texte que nous examinons. La première phrase est une sorte de récapitulatif d’opinions antisémites – dont la seconde montre en quoi ce ne sont que des clichés suintant la mauvaise foi. Ce que fait Heidegger, c’est – bien loin de lui emboîter le pas – contester l’antisémitisme nazi de la manière pour lui la plus fondamentale.

Que dit en effet la première phrase : elle accuse les Juifs d’observer depuis les temps les plus reculés un comportement dicté par des considérations *raciales* et, comble de perversité, de s’opposer, à cause de ce comportement, à la “politique raciale” instaurée par les Lois de Nuremberg. La deuxième phrase infirme ce propos, en faisant valoir qu’une politique raciale ne devient possible qu’à l’époque de l’histoire de l’être où nous nous trouvons.

Est-il si difficile de comprendre ce que Heidegger dit là ?

Il montre sur un exemple précis que les nazis reprochent aux Juifs ce qu’ils sont eux-mêmes en train d’instituer. Autrement dit, avant même qu’il ne formule publiquement la phrase dont nous sommes partis, il vérifie que « *tout “anti” pense dans le sens de cela contre quoi il est “anti”.* » L’antisémitisme nazi et sa politique raciale sont démasqués comme copie conforme du fantasme que se forgent de toutes pièces les nazis en se faisant prétexte du prétendu “racisme juif”.

Ce que l'on fait passer pour des "déclarations antisémites" de Heidegger ne concerne donc pas les Juifs. Leur fonction se borne à dénoncer l'idéologie nazie en tant qu'elle procède de l'*antisémitisme* – cette fois compris au sens strict que donne à ce terme (ainsi qu'à toutes les formes d'*anti-*) la remarque profonde et féconde de Heidegger.

On pourra objecter que, pour nous, après l'assassinat de millions de Juifs, ce type de dénonciation reste bien en deçà de ce qui doit être dit. Rien n'est plus vrai. Mais tout aussi vrai est le fait qu'une *dénonciation* de l'antisémitisme ne peut pas être tenue pour une *profession de foi* antisémite.

Si nous avons le temps, je pourrais vous montrer que les textes que l'on s'est empressé de stigmatiser comme antisémites sont tous guidés par la même intention. C'est pourquoi j'examine en détail cet exemple-ci, afin de montrer que ma lecture rend justice à Heidegger.

L'ordre de la phrase, dans le texte écrit par Heidegger, est déjà une indication précieuse. L'incise soulignée "avec leur don prononcé pour le calcul" vient en effet aussitôt après le verbe "vivent" – ce qui fait encore mieux ressortir l'impression d'incongruité.

Ici, je me vois contraint d'intercaler une remarque essentielle : les raisons pour lesquelles la communauté juive a acquis ce "don pour le calcul", personne n'a le droit de les ignorer. Elles se résument, ces raisons, dans les difficultés qui étaient opposées à la communauté juive dès l'époque du haut moyen-âge lorsque ses membres voulaient pratiquer les métiers habituels, difficultés dont la conséquence inéluctable est que l'activité économique des membres de la communauté finit par tourner principalement autour du maniement de l'argent. Georges Clemenceau, que l'on ne soupçonnera pas, j'espère, de pencher vers l'antisémitisme, écrit le 29 janvier 1898, c'est-à-dire au moment où il livre presque seul bataille pour la révision du procès intenté à Dreyfus : « La supériorité d'Israël dans l'art de manier l'argent lui vaut l'exécration de tous ceux qu'il pressure. » Parlant ainsi, Clemenceau se livre à un simple constat, à savoir que la supériorité dans le maniement de l'argent n'est nullement la conséquence d'on ne sait quelle disposition innée de la "race juive", mais le résultat de la situation faite, à peu près partout chez les Gentils, à la communauté juive. Quand Heidegger rappelle le cliché du "don pour le calcul", rien ne nous oblige à penser qu'il prend ce cliché à la lettre. Et quand il reproduit l'accusation typiquement antisémite, selon laquelle les Juifs pratiqueraient depuis des temps immémoriaux une rigoureuse sélection raciale, c'est pour aussitôt montrer, dès la phrase suivante, que cette allégation est – *si l'on se réfère à l'histoire de l'être* – une pure et simple ânerie.

Que précise en effet le texte ? D'abord que les Juifs *ne vivent pas* selon un principe *racial*. Pour qu'il puisse y avoir quelque chose de tel qu'un formatage *racial*, il faut que, dans le cours de l'histoire de l'être, on en soit arrivé à l'époque de la *Machenschaft* – notion décisive dans la pensée de *l'histoire de l'être*, que je rends [j'explique pourquoi dans une note de la p. 44 de ma traduction des *Apports à la philosophie*] par le terme de *fabrication*. Ne pas tenir compte de l'histoire de l'être, ici comme partout, a pour effet de rendre possible une confusion, grâce à quoi il devient possible de porter contre Heidegger des accusations hyperboliques.

Traduire, comme l'ont fait Judith Christ et Jean-Claude Monod, *Machenschaft* par "machination", c'est laisser entendre que cette machination pourrait être l'œuvre des "Juifs" eux-mêmes. Or une telle présentation est, avant même la malveillance, un

anachronisme patent. Car ce que pense Heidegger sous le terme de *Machenschaft* marque toute l'aventure métaphysique, où la figure que finit par prendre l'action dans l'histoire de l'être aboutit à ce que tout soit désormais évalué à l'aune de la *faisabilité* – ce qui a pour corollaire que tout ce qui est faisable finit par être fait.

Le texte de Heidegger dit bien : *L'organisation de l'élevage racial ne prend pas sa source dans la "vie", mais au contraire dans le fait, au moyen de la fabrication, d'élever la vie à la puissance supérieure.*

“L'organisation de l'élevage racial”; par cette locution, il faut voir qu'est visé le second volet de la “doctrine” des hitlériens : l'entreprise de promouvoir une race supérieure d'êtres “humains” (notez que je mets des guillemets à ce dernier mot, car nous serons tous d'accord, je l'espère bien, pour convenir que le mot “humain”, dans un tel contexte, n'a plus aucun sens).

Toute la suite du texte que nous examinons en ce moment insiste sur ce point : c'est la fabrique du faisable (ainsi pourrait-on aussi rendre le mot *Machenschaft* dans son acception *historiale*), c'est donc la fabrique systématique du faisable et non la “vie” – qui est en action dans la planification d'une “race supérieure”. Or au moment où la communauté juive se voit, en Europe, signifier l'interdit d'exercer aucun métier réputé “noble”, la fabrique du faisable (la *Machenschaft*), n'en est encore qu'à sa période d'incubation. Imaginer que “les Juifs” aient une quelconque responsabilité à son avènement est donc une aberration caractérisée.

À quoi vise en effet la planification d'une prétendue “race supérieure” ? Le mot qu'emploie Heidegger pour le dire est le mot *Entrassung*, que les traducteurs du texte de Peter Trawny rendent par “déracialisation”. Avec ce mot-là, on est – qu'on le veuille ou non – dans l'ordre du *racial*, c'est-à-dire exactement aux antipodes de ce que cherche à dire Heidegger. Ici encore, il faut être capable d'opérer des distinctions essentielles.

En allemand il y a deux mots, presque homonymes, le mot “*rassig*” et le mot “*rassisch*”. Dans un Dictionnaire Allemand-Français publié bien après la fin de la seconde guerre mondiale, on peut lire comme équivalent de *rassig* : “de race, racé”, et au sens figuré : “fougueux, qui a de la classe, fringant”. Quant à *rassisch*, il n'a qu'un seul équivalent : “racial”.

Ce que dit Heidegger, c'est donc bien ce que je traduis :

*L'objectif que la fabrication poursuit en élaborant de tels plans, c'est de dépouiller les peuples de tout ce qui peut leur conférer de la race...*

Il ne s'agit donc pas de *déracialisation*, de perte de caractères ou de dispositions *raciales*. Alain Finkielkraut a déjà maintes fois attiré l'attention de ses auditeurs sur un texte de Sebastian Haffner, où ce dernier soulignait que derrière les insanités raciales des hitlériens il fallait bien apercevoir l'effondrement catastrophique de tout ce qui peut être à juste titre regardé comme “ayant de la race” – le mot étant entendu cette fois comme l'effort profondément chevillé au cœur de tous ceux qui ont le souci éminemment humain d'échapper à tous les types de conditionnement (qu'ils soient sociologiques, biologiques ou zoologiques).

Peter Trawny, dans les commentaires qu'il apporte à ce texte, insiste au contraire sur l'idée que, tout compte fait, l'opposition entre le racial et ce qui est “racé” n'est pas aussi essentielle qu'on pourrait le croire ; ce qui lui permet de tout rabattre au plan du racial, et

d'insinuer benoîtement : « Même s'il ne reprend pas à son compte la "pensée raciale" propre à la "fabrication", une proximité avec l'idéologie du national-socialisme peut malgré tout être reconstruite (sic !). »

Avec ce deuxième exemple, nous voyons donc de nouveau s'opérer le même dérapage. Quelles en sont les causes ? Elles se ramènent toutes à l'incapacité de lire le texte *dans l'esprit du texte* – si ce n'est même à la volonté expresse de le lire à contresens.

Une lecture honnête, comme le remarquait Simone Weil (il est bon de rappeler sans répéter l'essentiel, tant est consubstantiel à sa nature de ne jamais être établi une fois pour toutes), une lecture soucieuse d'être intègre doit commenter, écrit-elle " dans l'esprit même du texte, comme il faut toujours le faire."

Je prends maintenant un troisième exemple : à la page 83 de l'original [(p. 133 de la traduction)], il est question de Lessing, que Heidegger, je cite Trawny « nomme ostensiblement un "penseur *allemand*" – ce par quoi il souligne de fait qu'il n'est justement pas allemand. » [J'ai cité la traduction française. Le texte allemand termine autrement la phrase : « *und gerade damit indirekt als einen jüdischen markiert* » "et justement ainsi le caractérise indirectement comme juif"].

C'est un fait que Heidegger souligne l'adjectif "allemand" dans la locution "penseur *allemand*". Et si ce soulignement avait un tout autre sens, parfaitement simple et clair : à savoir que le fait d'être juif n'est en rien un obstacle s'il s'agit d'être allemand ? L'implicite, chez Heidegger, c'est qu'être allemand et être juif ne sont pas exclusifs l'un de l'autre, comme le soutiennent les hitlériens – auxquels nous voyons Peter Trawny emboîter inconsidérément le pas, tant est vrai qu'être *anti-* (c'est-à-dire s'opposer comme il n'est pas permis de s'opposer), c'est bien penser comme pensent ceux à qui l'on s'oppose.

La manière qu'a Peter Trawny d'établir sa thèse devrait maintenant apparaître comme ce qu'elle est : une entreprise foncièrement biaisée et, partant, nullement concluante. Voilà qui devrait aider à ne plus donner automatiquement crédit à l'idée préalable qui vous force à croire que Heidegger serait fondamentalement antisémite.

Avoir d'avance décidé de ce qu'on va rencontrer dans sa lecture, cela se dit en français avoir un préjugé. Ce préjugé joue naturellement aussi son rôle lors de la traduction française du petit livre dont nous parlons. Lorsque les traducteurs se sont trouvés devant la tâche de rendre en français le terme de "*Weltjudentum*", la solution qu'ils ont choisie est la formule "juiverie mondiale". Dans leur *Avant-propos*, ils déclarent à ce sujet : « Ce choix exige une explication, car plusieurs objections semblent pouvoir être adressées à cette traduction, notamment du fait que le terme de *Judentum* seul couvre en allemand les significations des termes "judaïsme", "judéité" ainsi que dans le discours antisémite, "juiverie". »

Autrement dit : le mot *Judentum* ne s'entend pas nécessairement en un sens antisémite. Pourquoi donc choisir l'acception hostile ? La réponse se trouve écrite en toute lettre dès la première phrase de l'*Avant-Propos* : « Le présent ouvrage constitue la traduction de l'étude menée par Peter Trawny sur les notes et remarques à caractère antisémite que l'on vient de découvrir dans ce qu'on appelle désormais les *Cahiers noirs* de Heidegger. »

Le “caractère antisémite” de ces notes et remarques est d’emblée tenu pour indubitable, sur la base des démonstration de Peter Trawny. On voit ici comment s’installe un cercle vicieux qui entame aussitôt sa rotation parmi les médias qui font l’opinion dominante.

Or je crois avoir *montré* – sur trois exemples précis, mais je le répète : je pourrais le montrer à propos de chaque texte incriminé – je crois avoir montré que ces “démonstrations” sont tout ce qu’on voudra sauf des *démonstrations*. Le “caractère antisémite” des textes incriminés doit désormais être tenu au moins pour éminemment douteux.

Mais continuons l’examen de ce même exemple. Comment entendre le mot *Weltjudentum*, si toutefois l’on se soucie de ce que pense Heidegger ? Nous avons vu, chez les propres traducteurs de Peter Trawny que le terme *Judentum* pouvait parfaitement s’entendre dans une acception exempte d’hostilité antisémite. [Il n’est pas nécessaire que je m’attarde sur la manière qu’a *en permanence* Heidegger de parler sa langue, et qui s’oriente toujours sur le souci d’être aussi précis que possible. C’est d’ailleurs en citant Lessing qu’il énonce : « La langue est capable d’exprimer tout ce que nous pensons avec précision. » (*Die Sprache kann alles ausdrücken, was wir deutlich denken.*.)]

Pour entendre ce mot de *Judentum* comme il parle chez Heidegger, je propose donc de le rendre par la locution “le monde juif”. Et je puis dire ici pourquoi j’ai intitulé la présente communication *Martin Heidegger et le monde juif*. “Le monde juif”, et non pas seulement “le judaïsme”, et pas seulement non plus “la judéité”. Pour la raison que nous ne nous trouvons pas ici chez quelqu’un qui aborde cette question dans le but de simplement prendre connaissance d’une réalité parmi les autres, qu’il serait loisible de traiter “objectivement”. Souvenons-nous de ce qui a été remarqué plus haut, à savoir que Heidegger ne cherche pas à ramener le phénomène de la véritable prophétie à la mesure de la manière que nous avons de penser aujourd’hui la réalité. *Das Judentum*, chez Heidegger, c’est tout l’ensemble de ce qui donne son unité à la manière très singulière qu’a le peuple juif d’être l’une des grandes configuration de l’humanité. Je précise aussitôt que cet ensemble, Heidegger, à aucun moment, ne prétend en avoir déjà la connaissance. Je répète la phrase qui nous a déjà arrêtés tout à l’heure : « *Personne n’a encore pensé la part de secret que recèle cet état de fait* » – entendons à présent plus amplement : la part de secret que recèle le fait d’être juif, ce fait qui ne peut être appréhendé – pas plus que ne peut l’être aucune autre configuration d’humanité – à l’aide des catégories élaborées par la pensée métaphysique.

Comment à présent traduire le composé “*Weltjudentum*” ? La question, correctement posée, revient à se demander comment faire entendre ce que Heidegger pense sous ce terme – et non pas à chercher comment manipuler les textes pour que sa pensée puisse être dénoncée comme “une pensée dangereuse”.

*Welt*, c’est assurément le monde. Mais du “monde”, aujourd’hui, il est partout question sous la forme frelatée de la “mondialisation” voire de la “globalisation” – et l’idée germe même peu à peu que ce processus pourrait bien ne pas être aussi bénéfique qu’on aimerait le croire. Voilà qui devrait nous inciter à penser que dans ce processus, ce pourrait bien être la *disparition du monde véritable* qui est en marche.

Heidegger, il y a bien des années déjà, a proposé, pour qualifier le processus en question, d’avoir recours au terme de “planétarisation”. Dans le mot “planétarisation” en effet, une



grande part de possible égarement n'est pas dissimulée. C'est pourquoi je pense qu'il est possible de traduire ce que Heidegger entend par *Weltjudentum* en proposant l'expression : "le monde juif planétarisé". En traduisant ainsi, nous sommes, je crois, en état de penser à notre tour ce que Heidegger nous invite à penser.

Le monde juif planétarisé, voilà comment peut être nommée la forme sous laquelle le monde juif, à l'époque présente de l'histoire, se voit lui aussi soumis, tout comme le monde de la mouvance métaphysique, à la menace de la perte du sens. Mais ce qui est primordial pour saisir ce que pense Heidegger, c'est que la perte du sens qui affecte le monde juif ne vient pas d'une carence imputable aux Juifs eux-mêmes, mais résulte de la collision de ce qui fut le monde juif avec le monde métaphysique. Savoir ce qu'est le monde juif avant cette collision, est aussi difficile pour les Juifs qu'est difficile pour nous de savoir ce qu'est au premier chef un monde. Difficile, mais aucunement impossible – vu qu'être-au-monde est constitutif de l'être humain, fût-ce au moment hautement problématique et périlleux où le monde *fait défaut*.

Là, ce qui s'impose, c'est le très sobre travail de penser ; pour que devienne possible un tel travail la condition nécessaire, mais non suffisante, c'est que soient drastiquement quittées les régions de l'incompréhension et de la malveillance.

Laissons donc ces régions délétères.

Permettez-moi pour cela d'évoquer un autre souvenir, qui m'est particulièrement cher :

Au début des années soixante, ayant lu dans l'"Annuaire de la Société Hölderlin" un court texte de Martin Buber consacré à l'interprétation d'un vers du poète, j'avais été frappé qu'il se déclarât en désaccord avec la manière dont Heidegger comprenait lui-même ce vers. À cette époque, Buber n'était encore pour moi qu'un nom. Lors d'une visite chez Heidegger, je lui ai donc demandé quoi penser de cette divergence. Je m'attendais à ce qu'il précise les raisons pour lesquelles il comprenait ce passage à sa manière. Or ce n'est pas du tout ce qui se passa. Heidegger se mit à me parler de Martin Buber.

Il ne fut pas question un instant de leur divergence à propos de Hölderlin. Heidegger me parla de l'homme Martin Buber. Or la manière dont Heidegger le fit – évoquant ce qu'il nomma "une belle conversation avec lui" – des années plus tard, après la mort des deux interlocuteurs, j'ai appris, la précision venant indirectement du côté de chez Buber – que la conversation avait été animée et qu'elle avait duré "pendant des heures" – la manière, donc, dont Heidegger a parlé ce soir là de Martin Buber était si suggestive que dès le lendemain j'ai acheté à la librairie Albert de Fribourg les *Récits hassidiques*, dans la belle édition Manesse, un exemplaire qui ne m'a plus jamais quitté.

C'est dans ce livre que j'ai pour ma part appris quelque chose de ce que j'invite à comprendre sous l'appellation de « monde juif ». Il s'agit bien là de ce monde qui s'étendait autrefois entre la mer Baltique et la mer Noire (ce territoire dont parle l'historien Timothy Snyder dans le grand livre *Terres de sang*), où à peu près toute la population – celle du *schtetel* – a été systématiquement massacrée soit par la "shoah par balles", soit dans les chambres à gaz, soit par les conditions atroces qui régnaient dans les camps de travaux forcés. C'est en 1949 que Martin Buber a fait paraître ces *Récits*. Ils sont comme un mémorial érigé pour que ne soit pas perdu un trésor d'humanité. Ce livre, grâce auquel tout un chacun peut se familiariser avec un monde irrémédiablement disparu, alors même

que page après page devient de plus en plus oppressant le poids de la perte – ce livre, malgré cela, est miraculeusement exempt de toute nostalgie : tant est vivant le message qu’il transmet. En cela, c’est une leçon pour nous, qui vivons le drame de la disparition planétaire du monde. Ce n’est pas en cherchant à reconstituer chimériquement ce qui a cessé d’être que peut être rendue nulle et non avenue la planétarisation, mais en faisant face bravement à ce qui menace, car c’est seulement ainsi que l’on apprend à tenir debout dans la vérité.

Apprendre – il se trouve qu’un des *Récits hassidiques* de Martin Buber porte le titre *Comment il convient d’apprendre*. Or ce récit, par la suite de je ne sais quelle erreur, manque dans la belle traduction du livre par Armel Guerne. Je n’hésite donc pas à vous en proposer la traduction, car il parle magnifiquement à sa manière de ce que je cherche à faire entendre ce soir. Voici ce texte :

*Les élèves vinrent un jour interroger Rabbi Baruch : « Comment est-ce possible qu’un homme apprenne comme il faut dans le Talmud ? On y lit : Abbayé dit ceci, Rava dit cela ! C’est comme si Abbayé était d’un monde et Rava d’un autre monde. Comment recevoir les deux ensemble et apprendre d’eux ? »*

*Le Tsaddiq fit cette réponse : « Qui veut recevoir les paroles d’Abbayé, il lui faut d’abord accrocher son âme à celle d’Abbayé et se laisser tirer par elle ; alors il apprendra les paroles dans leur vérité, telles qu’Abbayé lui-même les prononce. Et si après cela, il veut recevoir les paroles de Rava, il faut qu’il accroche son âme à celle de Rava et se laisse tirer par elle. Voilà ce qu’il faut entendre quand on lit ce qui est dit dans le Talmud: “Si quelqu’un prononce une parole au nom de celui qui l’a prononcée le premier, les lèvres de celui-là recommencent à bouger dans sa tombe.” Comme les lèvres du maître mort bougent alors ses propres lèvres.*

Il faut en effet apprendre non seulement à écouter, mais à parler. Dans le livre de Martin Buber, il est également question de cela. Un autre récit, cher à mon amie Ingrid Auriol, raconte :

*Prêchant un jour devant une grande assistance, Rabbi Mikhal prononça ces mots : « Ce que je dis, il faut l’écouter. » Il ajouta aussitôt : « C’est à dessein que je n’ai pas commandé : “Écoutez ce que je dis” – mais bien : “Ce que je dis, il faut l’écouter”. Car j’entends par là que moi aussi, je suis tenu d’écouter ce que je dis. »*

Les parties de texte entre crochets droits [...] ne seront pas prononcées lors de la conférence.